

ANANDA DEVI

**LES HOMMES
QUI ME PARLENT**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

PAGLI, *roman*, 2001
SOUPIR, *roman*, 2002
LE LONG DÉsir, *poésie*, 2003
LA VIE DE JOSÉPHIN LE FOU, *roman*, 2003
ÈVE DE SES DÉCOMBRES, *roman*, 2006
INDIAN TANGO, *roman*, 2007 (« Folio » n° 4854)
LE SARI VERT, *roman*, 2009 (« Folio » n° 5191)

Chez d'autres éditeurs

MOI, L'INTERDITE, *roman*, éditions Dapper, 2000
LES CHEMINS DU LONG DÉsir, *poésie*, Grand Océan, 2000
L'ARBRE FOUET, *roman*, éditions L'Harmattan, 1997
SOLSTICES, nouvelles, éditions Le Printemps, 1997 (réédition)
LE VOILE DE DRAUPADI, *roman*, éditions L'Harmattan, 1993
LA FIN DES PIERRES ET DES ÂGES, nouvelles, éditions de L'Océan Indien,
1993
RUE LA POWDRIÈRE, *roman*, Nouvelles Éditions africaines, 1989
LE POIDS DES ÊTRES, nouvelles, éditions de L'Océan Indien, 1987
SOLSTICES, nouvelles, Regent Press, 1977

LES HOMMES
QUI ME PARLENT

ANANDA DEVI

LES HOMMES
QUI ME PARLENT

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

« Il ne suffit pas de vivre, il faut une destinée,
et sans attendre la mort. »

ALBERT CAMUS
L'homme révolté

Tous ces hommes qui me parlent. Fils, mari, père, amis, écrivains morts et vivants. Une litanie de mots, d'heures effacées et revécues, de bonheurs révolus, de tendresses éclopées. Je suis offerte à la parole des hommes. Parce que je suis femme.

Puis-je changer de sexe et de corps? Ne garder de moi qu'une forme androgyne, asexuée, débarrassée de ses propres besoins et du désir des autres? Car tout est là, finalement, la clé et le secret : être un objet de désir sur lequel s'engluent des formes autres, mensongères, conjurées par les fantasmes ou par les illusions, femme, mère, amante, proie inaccessible ou au contraire être de faiblesse et de fragilité, pourquoi ne pas tout détruire d'un seul coup en disant : je suis un monstre?

Mais il ne suffit pas de le dire. Il faut l'être. Il faut le devenir. Cela m'est, hélas, impossible.

L'un de ces hommes qui me parlent (celui qui me juge) me dit : c'est facile pour toi d'être triste. Pour une charmeuse, la tristesse est la plus grossière des armes.

Je suis debout devant un mur. Je scrute la surface bosselée et ridée comme si je tentais d'y voir mon propre visage. Derrière, je le sais, il n'y a rien d'autre que ces larmes dont je suis si dispendieuse : l'antique rôle de pleureuse est bien le seul qui me convienne désormais.

Charmeuse? De serpents, peut-être. Mais ce n'est qu'ici que je parviendrai à aller jusqu'au bout de ce que j'ai entrepris : l'honnêteté.

Ma tristesse est à moi; sans doute la seule chose qui me reste. Pourquoi devrais-je y renoncer? Le chemin le plus droit est celui qui traverse l'absence de bonheur. Tout le reste n'est que longs détours dans l'inutile. Des espoirs entrevus au loin et qui ne seront jamais que cela : les mirages des aveugles.

Les rires de ma mère, tout comme les miens, étaient mort-nés. Toutes deux, nous prenions nos mélancolies pour de la souffrance.

L'homme qui me parle me dit encore : face à la possibilité du bonheur, tu choisis la certitude du malheur.

La charge de ses mots est un lâcher de taureaux.

C'est ma vengeance contre moi-même : m'offrir à cette cavalcade qui me piétine depuis que l'amour a pris une couleur de vieux sable.

Ce sable verdâtre décolore mes rêves récurrents. Une mer démontée, un tsunami qui s'approche sans que je puisse fuir ; et des chiens qui me poursuivent. Chaque nuit, le même scénario, la même certitude que je dois me plier à l'inévitable.

Moi qui suis née avec dans les yeux les couleurs jouissives d'un lagon, je suis ici face à une mer toujours grise, toujours immense, toujours indifférente au sort humain. Un rouleau se forme à l'horizon, qui grandit et grandit. Je suis sur une plage qui s'efface sous mes pieds. La sensation du sable qui s'écroule. La vague vient, haute, lisse, dense, plantureuse. Un danger qui a la texture de l'or, mais non sa brillance. Quelque chose me dit qu'il n'y a pas d'évasion possible. Je dois l'attendre. Plus elle s'approche, plus elle envahit le ciel. Je suis face à la vague comme devant la morsure des chiens. Et je la crains comme je crains les chiens, leur regard froid sur les étrangers, cette

faculté qu'ils ont de sentir l'odeur de chair crue de ma peur.

Les chiens et la mer; les monstres de mes rêves. Aujourd'hui, dans un parc désert, j'ai vu au milieu du sentier que j'empruntais un chien immobile, et je me suis arrêtée net. J'ai rebroussé chemin. Si j'avais continué tranquillement, il ne m'aurait sans doute rien fait. Mais il aurait perçu mes battements chaotiques, et il aurait su.

Il aurait su que le mot « peur » était le cadenas de mon être.

Le dos tourné, je pensais que le chien me suivait. Le parc était désert. J'étais seule avec un chien dont je m'éloignais en m'efforçant de ne pas courir. Le sentier, ce lieu de fuite, était bien long. Des rigoles de vie s'échappaient de moi à chaque pas. Ne resterait bientôt plus rien d'autre qu'un désert de sable gris et, au loin, la vague, qui monte. « *In me, the wave rises. It swells* », écrivait Virginia Woolf.

Ce soir, dans cette chambre d'hôtel hostile tant elle est impersonnelle, avec ses rideaux à la sensation grasseuse sous les doigts (pareille à celle de mes rêves), ses tableaux pseudo-impressionnistes, son mur crépi, je me suis regardée dans le miroir et j'ai vu une chose disgracieuse. J'ai vu une femme de cinquante-

trois ans. Des formes pas encore trop vieilles, même si des couches de graisse et de vie sont apparues au ventre et aux cuisses. Le corps nu d'une femme qui reste jeune sans le vouloir, comme une moquerie d'elle-même, une contradiction de ce qu'elle est vraiment. Un visage nu, des yeux rougis d'avoir pleuré, un nez humide et gonflé, la bouche retombante d'une désillusion. Un homme voudrait peut-être réconforter cette femme-là. Mais je refuse tout réconfort. Je préfère la lumière crasseuse qui souligne mes cernes et mes cassures.

L'homme qui me parle de moi sans pitié me dit que j'ai été protégée de tout ; que de la vraie vie, dehors, je ne connais rien ; que j'ai des mots boursoufflés de bons sentiments qui ne débouchent sur aucun acte réel. J'essaie de protester, de me justifier, de me rapiécer dignement. Mais je ne peux plus fuir ce face-à-face. Je sais que tout est vrai.

Pas de faux-semblants, s'il te plaît : l'écriture est l'habit que tu portes pour justifier ton existence. Des combats faits avec la brume des mots, et tout aussi peu de substance. Tu jouais à la perfection tous tes rôles, mais tu ne faisais jamais que tisser un cocon de fictions entre toi et le monde.

Au-dehors, tu te dissimules dans des soieries qui captent l'œil et t'effacent. Quand tu es seule, l'aveuglement est le fil de soie qui t'annihile.

Tout cela est trop simple. C'est à cause de ton apparence et de ta faiblesse. Dit-il.

Non, je n'y crois pas. Je n'y crois pas. Mon apparence n'a rien à voir avec mes livres. La preuve, je me suis cachée — enterrée, enfouie, enfuie — pendant tant d'années.

Construisant, patiente, mes textes et mon chemin. Travail d'insecte qui devait résolument atteindre un lieu de paix où il pourrait dormir ou mourir. J'ai bossé. Je me suis obstinée. Labeur de patience. Ni araignée ni mante religieuse : ver à soie.

Un ver qui s'est nourri de sa propre chair plutôt que d'une feuille de mûrier, et dont le fil luisant a donné à son corps une peau trop lisse, à sa bouche un bâillon, à ses chevilles des chaînes de forçat.

Cet homme qui me parle, c'est mon fils.

Aujourd'hui, ces mots me semblent presque contradictoires. Le mot « fils » évoque de douces chairs matelassées au parfum de lait et de talc. Le mot « homme » s'ouvre sur un gouffre où je ne finis pas de me pendre.

Je tente d'appréhender tout ce qui m'échappe dans cette déroute. Comme toujours, c'est vers l'écrit que je me tourne. Mais, pour la première fois, je le fais sans me cacher. Mes doigts balbutient. Je sais qu'aucun personnage ne me protège de moi-même. Cette fois, l'écran est un miroir.

Ni embellissant ni déformant, le simple miroir de la vie.

Si un jour tu lis ce livre, j'espère que tu seras réconcilié avec toi-même. J'espère que tu sauras d'où m'est venu ce texte. Je ne voulais qu'inscrire ici un dialogue qui m'a conduit vers des lieux que je ne souhaitais peut-être pas explorer. Au bout de ce temps, je crois qu'il m'a permis de prendre possession de moi-même. Et de comprendre la source de ta rancœur et la vérité qui transperce tes mots et ma peau. Tu parles ainsi depuis que tu t'es cassé.

Tu me dis que tu t'es cassé depuis l'enfance et que je n'ai rien remarqué. J'étais trop préoccupée par ma propre fragilité pour m'apercevoir de la tienne. Terrible constat d'une maternité ratée.

C'est cela, le bilan d'un demi-siècle d'existence? Insuffisant. Insipide. Une vie mensongère qui pense avoir une quelconque valeur à cause de la douzaine de livres rangés sur les étagères, une sorte d'acte d'immortalité factice et narcissique. Peut-être même un acte d'immoralité. Une façade de vie, en tout cas, un soi larvé enroulé dans son cocon de vide. J'écris à propos de la souffrance, mais de quelle souffrance aurai-je été éclaboussée? Celle d'une lacune et d'une absence; celle d'un manquement à moi-même et aux miens.

Je ne vis pas dans un pays en guerre. Je n'ai pas vu des enfants mourir de faim. Je suis du côté des nantis,

et mon « discours » pourrait finalement n'être qu'un passe-droit pour exister dans ce joli écrin que je fabrique de mes matières organiques, le bec en pointe, les doigts affairés. Le luxe d'un malheur que l'on se crée pour se sentir honnête et vivant.

Avec le ressentiment de l'enfant qui a jadis idéalisé ses parents et la lucidité de l'adulte qui les voit enfin tels qu'ils sont, mon fils me signifie aujourd'hui qu'il ne nous pardonnera pas.

Il est vrai que je n'ai pas eu la peau arrachée, même métaphoriquement. (Les blessures sont invisibles, bien loin sous la surface.) Je n'ai jamais été plus loin que ce chemin vicinal où le seul danger était un chien immobile. L'homme qui me parle me dit : sais-tu ce qu'il y a là, dehors, à tes portes ? As-tu idée des dealers et des voyous, des camés et des menteurs, des gens qui te toisent et te narguent et t'en veulent à cause de ta couleur ou de ton apparence ou parce qu'ils ne savent pas d'où tu viens ? As-tu jamais affronté leur haine et leur envie ? Sais-tu ce que c'est que d'être sans identité ? Ne pas savoir qui tu es ? Que connais-tu du vrai monde ? Quand as-tu mis le pied hors de ta bulle ?

Des questions, encore des questions, un chapelet exigeant des réponses. Mon silence est inacceptable. Il veut des certitudes. Je ne peux lui opposer que le doute. J'ai douté de moi depuis toujours. Pourquoi ? demande-t-il. Je n'en sais rien. Je n'en sais rien. Crois-tu que j'aie choisi d'être ainsi ?

Je voudrais lui dire que le vrai monde, je le connais parce que je suis née avec une pensée élastique qui déborde de son espace, une imagination qui m'a permis de voir à travers les murs de verre, de pierre, de chair. C'est tout. Mais de la bulle, je ne suis jamais sortie, non. Je l'ai créée, je l'ai nourrie, je l'ai possédée (c'était peut-être la seule chose qui était à moi), même si ses parois étaient tellement minces qu'il suffisait d'un rien pour qu'elle éclate. Je refusais de franchir la barrière. Je ne me suis jamais mise en danger. Le monde pouvait se désintégrer de l'autre côté, souffleté par ses bourrasques, les miens étaient emportés, s'éloignant tandis que je demeurais obstinément enfermée. Je me retranchais, je me trouvais des excuses, les larmes, surtout, si faciles, les larmes, qui donnent l'impression de bien souffrir et d'être suffisamment châtiée alors qu'il n'en est rien. Mais l'homme qui me parle, qui me poursuit, qui m'accule à moi-même, qui m'offre un autre miroir au tain jauni me dit : tu pleures en pensant à Hiroshima, mais qu'as-tu vraiment fait pour les gens qui souffrent, y compris pour tes proches ?

Chaque phrase entame un peu plus la pellicule de savon et, au-delà, la chair qu'elle protège. Les lumières qui y jouent ne sont plus poétiques. Je n'ai plus envie d'écrire de la poésie. (Presque plus envie d'écrire du tout.) Il ne reste plus que les mots de la vérité, qui, en général, sont les plus simples.

Hiroshima? L'inadmissible vêtu des mots de la raison. Ces mots que l'histoire sait si bien invoquer avec sa fausseté blanche et meurtrière. Hiroshima est une moquerie du sens des mots. Hiroshima va bien au-delà de mon aptitude à écrire, et c'est pour cela que ce seul nom m'arrache des larmes, non celles d'une compassion spécieuse et commode, mais celles de l'impuissance. Mais je ne peux lui expliquer cela. Il n'y verrait qu'une piètre excuse, encore des mots, encore des vides au relent de mensonge. Je ne peux pas parler. Seulement écrire.

Comment j'imagine parfois cet instant où tout s'oblitére, et comment quelqu'un regarde, médusé, sa peau se détacher de sa chair, s'enrouler sur elle-même comme un parchemin exposé et se craqueler, et son sang bouillonner avant que le corps ne s'écroule, incinéré. Sous l'effet de l'explosion, les ombres se sont imprimées sur la terre comme une photo prise par le désastre lui-même.

Les tissus se sont gravés dans la chair des gens.

Je tente de les inscrire dans ma chair comme les motifs de leurs vêtements. Mais :

Hypocrite, me dirait l'homme qui me parle. Parce que tu n'aurais rien fait pour eux. Ton empathie n'est qu'un miroir complaisant dans lequel tu te regardes.

Imaginer n'est pas vivre, dit-il. La compassion, non suivie d'actes, non suivie d'un vrai don de soi, de son

corps, de son temps, de son énergie, ne sert strictement à rien, dit-il.

Et écrire ? Ma douce, ma douloureuse excuse ? À quoi sert-elle ?

Comment nous sommes-nous ainsi retrouvés à une si grande distance l'un de l'autre ? Nous nous regardons en chiens de faïence, yeux vitreux, souffle fiévreux, caressant nos propres blessures comme de vieux amis.

Mon fils et moi.

Je m'assieds par terre dans la chambre d'hôtel, sur la moquette qui sent, non la vieillesse, mais l'indifférence. Les innombrables allers-retours entre deux mondes. Passages à niveau entre deux trains qui roulent dans des sens opposés. Personne ne reste là, en suspens, comme moi, bloquée sur un rail entre deux voies.

À la réception de l'hôtel, j'ai dû m'inventer une histoire : je venais d'arriver de l'étranger, j'avais laissé ma valise chez une amie, j'étais ici pour une conférence qui durerait quelques jours, j'irais chercher ma valise plus tard. Qu'aurait dit la réceptionniste si je lui avais avoué que j'avais une grande maison à cinq minutes de voiture et que je venais de partir sans savoir où j'allais ? J'avais le visage terrassé par l'émotion, mais elle a paru ne rien remarquer. Peut-être sont-elles obligées d'être aussi résolument impersonnelles. Il y a des chances qu'elles ne revoient jamais ces ombres de

sance et nous aurons beau, créatures extérieures aux rires faciles, cintres arborés de vêtements colorés, ronronnement des paroles que nous croyons amies, familles surtout, familles créées pour ces réunions de Noël ou de Thanksgiving ou de Pâques, croire que tout cela est un avant-goût du paradis, à l'intérieur de nous s'enfle une grandiose fureur mécanique qui nous fait comprendre un jour — contredisant Sartre — que toute cette coque et ce pelage n'étaient que le camouflage et le subterfuge de notre plus grand, de notre plus intransigeant et de notre plus implacable ennemi :

Nous.



Les hommes qui me parlent Ananda Devi

Cette édition électronique du livre
Les hommes qui me parlent d'Ananda Devi
a été réalisée le 29 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070134403 - Numéro d'édition : 184441).

Code Sodis : N49550 - ISBN : 9782072446405
Numéro d'édition : 232672.